Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 20

Artikel: Sonnet
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181360

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

bas reliefs de la colonne ont une direction spirale, et représentent les faits de la bataille d'Austerlitz. La spirale a 280 mètres de long, et les figures, au nombre de 200, ont un mètre de haut.

Un escalier de pierre, construit dans l'axe de la colonne, conduisait à la plate-forme, au-dessus du chapiteau. Sur ce chapiteau on lisait l'inscription suivante: « Monument élevé à la gloire de la grande armée, par Napoléon-le-Grand, commencé le 25 août 1806, terminé le 15 août 1810, sous la direction de V. Denon, MM. J. B. Lepère, et D. Gondoin, architectes. » La statue qui couronnait le haut avait 4 mètres de hauteur et la colonne 45.

Les officiers français à Versailles.

« Voilà, sauf à de bien rares exceptions, dit un correspondant de Versailles, quel est ici l'emploi de la journée de ces messieurs: A huit heures du matin, il faut *tuer le ver*, et pour cela on entre dans un café. Il y a trois remèdes pour ce malaise: un verre de cognac, de rhum ou de kirsch. Si un seul verre n'agit pas, on peut doubler la dose. Pendant que cet animal dangereux se noie dans le breuvage alcoolique, ces messieurs lisent le *Gaulois*, le *Soir* ou le *Français* et parcourent seulement les premières pages du *Journal officiel*, mais se gardent bien de lire les discours des sages de l'Assemblée.

Ce coup d'œil jeté sur le *Journal officiel* a pour but de s'assurer s'il n'y a pas des promotions dans l'armée ou des nominations dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Si tel est le cas, le mérite des camarades élevés en grade ou décorés est longuement et aigrement discuté.

Les plus tapageurs sont généralement ceux dont la poitrine est encore vierge de tout ruban. La lecture des journaux et la critique des arrêtés du ministre de la guerre une fois terminées, on boit la *petite absinthe*. Puis vient successivement le moment du déjeûner, du café, du pousse-café, de la rincette et de la pousse-rincette. Alors commence l'interminable partie de billard qui se prolonge jusqu'à l'heure de la *grande absinthe*. C'est un des moments graves de la journée. La grande absinthe se perd ou se gagne, et c'est l'intéressant jeu de piquet qui décide de celui qui en fait les honneurs à la société. Elle flotte entre trois ou cinq verres pour chaque consommateur. Ensuite arrive le dîner qui se termine par le café et le cigare. Puis sonne l'heure des aventures galantes, et vers les dix heures du soir, le repos vient enfin clore une journée aussi utilement remplie.

Notez que je ne cherche point à buriner un portrait de fantaisie et que je n'invente rien. Je me borne tout simplement à raconter ce que j'ai vu. »

La légende de la croix.

Si jamais vous allez dans les Carpathes de Valachie, touriste, géologue ou chasseur, l'on ne manquera pas de vous engager à un faire un détour de quelques lieues pour visiter un des plus anciens monastères du pays, situé dans une vallée ravissante, vraiment alpestre. Le père qui vous fera voir l'église vous racontera alors en vous montrant, enchassé dans un beau reliquaire, un morceau de la vraie croix, la légende suivante:

Après la chute de l'homme, Adam qui ne quittait pas sans regret les lieux dans lesquels s'étaient passés ses jours d'innocence et de bonheur, voulut emporter quelque objet matériel qui servît à les lui rappeler. Il demanda donc à Dieu de lui permettre de prendre trois grains d'une semence quelconque; Dieu le lui permit et Adam quitta le Paradis. Lorsqu'il eut choisi le lieu dans lequel il voulait s'établir, Adam mit en terre les graines qu'il avait emportées et précieusement conservées; bientôt il en sortit un germe unique qui devint un arbre immense. Cet arbre était si droit, si grand que Noé le choisit pour en faire la principale pièce de l'arche qui devait sauver du déluge sa famille et par conséquent le genre humain. Quand les eaux se furent retirées, que l'arche abandonnée sur le mont Ararat eût été détruite par l'action du temps, la pièce de bois originaire de l'Eden fut amenée par un concours de circonstances inexplicables à Jérusalem, à l'époque où Salomon faisait bâtir le temple consacré à Jéhova; les architectes s'emparèrent aussitôt de cette poutre et voulurent lui donner une place dans la charpente de l'édifice, mais il fut impossible de la travailler: les haches, les scies et les rabots ne pouvaient détacher la moindre parcelle du bois sacré, et le grand roi des Juifs, averti de cette merveille, déclara en sa qualité de prophète que cette pièce de bois avait une autre destination; on ne s'en occupa plus. Les siècles passèrent pendant lesquels la destinée du tronc de l'arbre qu'avait planté Adam resta dans une profonde obscurité; mais à l'époque où les Juifs voulurent crucifier le Sauveur, cette pièce de bois, placée comme pont sur un fossé rempli d'immondices, fut choisie pour devenir l'instrument de supplice du Nazaréen. L'humiliation de la victime serait plus grande en prenant ce bois souillé; la destination mentionnée par Salomon était trouvée; les travailleurs n'eurent aucune peine à venir à bout de leur tâche, le bois se laissait tailler et façonner avec la même facilité que le premier tronc venu et bientôt le crucifié fut cloué sur les quatre branches.

Ainsi cet arbre dont Adam avait emporté de l'Eden la graine, après avoir sauvé matériellement le genre humain sur l'Ararat, le sauvait encore moralement sur le Golgotha. Naïve et touchante légende, mais où l'on trouve une grande et brillante idée qui vous ouvre, toutes grandes, les portes du passé et celles de l'avenir. Louis CHARDON.

Un anonyme vient de nous adresser ce charmant sonnet, auquel nous nous empressons d'accorder une place. Il est regrettable de recevoir d'aussi jolis vers sans en connaître l'auteur.

Sonnet.

Mai sourit à nos yeux du sein de la verdure,
Et les rameaux fleuris baignent de leur senteur
La brise qui promène un suave murmure,
Comme une hymne d'amour, comme un chant de bonheur!

Qu'il est pur le Léman, quand paisible il s'étale
En reflétant l'aurore, et plus bleu que les cieux !
Quand au loin sur les flots la barque matinale
Balance en se mirant son mât silencieux !

Ainsi, quelques instants, au printemps de la vie
La brise de l'espoir à notre âme ravie
Chante un hymne serein, l'enfle d'un doux transport.

Mais toi, vas-tu, semblable à la barque légère,
Amour, en effaçant ton ombre passagère,
Vas-tu sitôt rentrer au port ?

L'A B C du miscroscope.

III

Pour étudier à l'aide du microscope, on doit se placer à un bon jour, près d'une fenêtre, au nord, et, si possible, en face d'un mur blanc; en tout cas, il faut absolument éviter de faire arriver les rayons du soleil sur le miroir, les yeux en souffriraient; si la chambre est éclairée trop directement par le soleil, ayez un rideau qui vous donne une lumière plus diffuse.

Si vous vous servez du microscope le soir, évitez aussi de faire arriver une lumière trop vive sur le miroir, tournez celui-ci jusqu'à ce que la lumière soit blanche sans être brillante. Employez une lampe à pétrole ou une lampe d'horloger, mais pas une chandelle, ni une bougie, dont la flamme est trop vacillante. Ne faites jamais d'observations le matin de bonne heure, ni immédiatement après les repas; ayez soin aussi que le microscope soit placé à une bonne hauteur, afin que la tête ne soit pas trop penchée, ce qui amène un aflux sanguin fatigant pour les yeux.

Les commençants ont l'habitude de regarder dans le microscope avec l'œil droit en fermant l'œil gauche. Il faut s'habituer peu à peu à regarder en tenant les deux yeux ouverts; il est bon aussi de savoir se servir alternativement des deux yeux et d'habituer le gauche à voir comme le droit; pour ceux qui veulent se livrer sérieusement à l'étude du microscope, l'usage de l'œil gauche est même préférable, parce qu'il permet, au bout de quelque temps, de pouvoir dessiner les objets à l'étude.

Si vous sentez de la fatigue ou du picotement dans les yeux, si vous apercevez des points ou des taches mobiles dans le champ du microscope, cessez vos observations, et mouillez-vous les yeux avec de l'eau fraîche.

On a reproché au microscope de fatiguer la vue, c'est une erreur; Lauvenhœck, le père de la micrographie, faisait encore des observations à l'âge de 90 ans, et ce à l'aide d'instruments simples, grossiers et fatigants, mais aussi il faut que l'observateur soit prudent à mettre en pratique les règles que nous venons de donner.

Il est nécessaire enfin de travailler dans une chambre de température modérée; s'il fait frais l'haleine mouille les verres, s'il fait trop chaud la transpiration de l'observateur gêne sa vue.

Vos observations achevées, vous rentrez le microscope dans sa boîte pour ne pas le laisser exposé à la poussière, car les nettoyages trop fréquents ne sont pas avantageux; on peut aussi recouvrir le microscope d'une cloche de verre ou d'un capuchon conique de papier ou de carton.

Pour apprendre à manier le microscope, examinez d'abord une des préparations livrées avec l'instrument.

Après avoir disposé le miroir de manière à avoir une lumière blanche, vous placez la préparation sur la platine, et lorsque l'objet est au milieu de l'ouverture, vous montez ou descendez le tube du microscope lentement et sans brusquerie, jusqu'à ce que vous ayez une image bien nette d'une partie de l'objet examiné.

Si votre microscope a plusieurs grossissements, commencez par employer le plus faible, c'est-à-dire par la lentille du plus grand diamètre. Plus le grossissement sera faible et plus facilement vous trouverez le point convenable pour une vision nette. C'est une erreur commune à tous les commençants de se servir d'abord des plus forts grossissements; l'usage d'un grossissement faible donne une vue de l'ensemble de l'objet, puis quand on a compris les différentes parties et leurs rapports, on prend un objectif plus puissant qui domine le détail des parties.

Ceci est important; l'image des objets se voyant *à rebours*, et, lorsqu'on veut faire glisser la préparation sur la platine pour en étudier successivement toutes les parties, il faut une certaine habitude pour que les mains agissent en sens contraire de ce que l'on voit; cette habitude s'acquiert plus aisément avec un faible grossissement.

Supposons que nous avons à étudier la préparation d'une jeune araignée; au moyen d'un faible grossissement nous verrons à peu près l'ensemble de l'animal, le corps divisé en deux parties, suivant l'âge de la bête, six ou huit pattes ornées de griffes, des antennes, sortes de cornes mobiles servant à tatonner les objets, enfin la bouche pourvue de mandibules crochues; nous nous rendrons compte de la position respective des différentes parties, en les faisant passer successivement au centre du champ de vision. Puis nous remontons le tube du microscope et nous y vissons une autre lentille plus forte.

Nous pourrons alors observer que l'extrémité des pattes est pourvue de griffes, recourbées et tranchantes comme celles d'un tigre, mais portant en outre à leur base une série de dentelures comme celles d'un peigne et assurant la marche de l'araignée sur les fils si délicats de sa toile. Les crochets qui arment la bouche, nous les verrons traversés par un canal destiné à laisser écouler un venin subtil dans la morsure, en outre, nous observerons sur les lèvres une collection d'épines capables de retenir la victime comme par les dents d'un traquenard. Passant en revue toutes les parties de l'animal, nous découvrirons dans chacune de merveilleux détails, mais pour cela il faut que le tube du microscope monte et descende constamment, suivant les plans dans lesquels se trouvent ces détails, sans cela, quand bien même vous auriez une vue nette d'une partie, celle qui en est voisine vous donnera une image confuse et trouble.

Lorsque nous nous serons ainsi familiarisés avec le maniement du microscope à l'aide de préparations déjà faites, nous pourrons commencer l'étude d'objets les plus divers et la préparation de ces objets, de manière à les conserver en collection, car, comme le dit M. le Dr Robin, « un microscope sans préparation est un théâtre sans acteurs. » (*A suivre.*)

Un professeur en voyage.

III

— Ce sera probablement ce fait même, chère Rosa, qui rend le choix d'une épouse difficile pour votre maître. Qui lui dira, en effet, si les minauderies dont on l'accable proviennent d'un sentiment de réelle affection, ou bien du désir de faire un riche parti. Et, poursuivit la jeune femme d'un air pensif, toutes ces menées sont une triste histoire. Com-